

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### L'AMOUR A L'ÉPÉE

I.

COMMENT UN VOYAGEUR PAISIBLE PEUT AVOIR DEUX  
AFFAIRES EN UN QUART D'HEURE

Je l'ai rencontré un soir dans un compartiment de première classe sur la ligne de Paris à Saint-Germain.

J'avais pris le train au Vésinet. Elle dormait quand je pris place devant elle. Ses cheveux coupés courts et frisés montraient l'or de leurs boucles sous les bords d'un chapeau tyrolien en feutre gris, orné d'une plume bleue. Sa robe était de la nuance du feutre avec des nœuds de rubans de même couleur que la plume ; les bottines en soie grise comme la robe serraient de près le bas de soie bleu comme les rubans.

Un de ses pieds posait sans façon sur la banquette et tout près de moi. La jupe en retombant découvrait une jambe dont la fine élégance donnait le vertige aux yeux.

Un bout de dentelle passait en-dessous. Le corsage à fenêtre s'ouvrait carrément sous un fouillis de tulle bleu qui tamisait la lumière sur le velouté de la gorge. Le sang courait, généreux et fort, sous cette peau douce.

L'une de ses mains était gantée d'un gant de chevreau piqué de soie bleue, l'autre laissait baiser aux derniers rayons du soleil son idéale petitesse et sa rose transparence. Une perle grise entourée de turquoises ornait son petit doigt. Un radieux sourire éclairait ses lèvres en fleur...

Un papillon s'y trompa et vint s'y poser. Elle fit une moue

furieuse et charmante et ouvrit tout grand ses yeux encore voilés par la brume du sommeil.

L'insecte s'envola.

Je n'oublierai jamais le regard que me lança la jolie dormeuse.



Un jeune nègre apparut immédiatement au haut de la rampe...

— Comment se porte votre savoir-vivre, mon beau monsieur ? me dit elle.

— Quand j'aurai compris votre question, madame, j'y répondrai, lui dis-je.

— Vraiment, monsieur, vous avez osé...

— Quoi, madame ?

— Profiter de mon isolement...

— Moi, madame !

— Et de mon sommeil...

— Moi, madame !

— Pour m'embrasser.

— Moi, madame ! jamais... pardon. Je veux dire que ce n'est certes pas l'envie qui m'a manqué, c'est l'audace.

Elle rougit de colère, retira le pied qui était près de moi, et la jolie jambe rentra sous l'obscurité jolouse de la jupe.

— C'est bien, dit-elle, ajoutez la raillerie à l'insulte.

— Je vous jure que vous faites erreur, lui dis-je, et vous me voyez désolé de n'avoir que ma parole d'honneur comme preuve de mon innocence.

— Belle preuve, en vérité !

— C'est vous qui m'insultez, madame.

— Je suis prête à vous rendre raison.

— Et maintenant vous raillez.

— Vous vous prétendez lésé dans votre honneur par une femme : elle vous offre réparation.

—Par les armes ?

—Sans doute.

—C'est original.

—Je parle sérieusement, monsieur, et vous attendrai demain matin à cinq heures au bord de la Seine sous le viaduc d'Autouil.

—Le lieu du rendez vous est aussi bizarre que le rendez-vous lui-même.

—Y serez-vous ?

—A une condition.

—Laquelle ?

—C'est que la rencontre aura lieu sans témoins.

—Sott, monsieur, je compte d'autant mieux sur votre parole, qu'étant de première force à l'escrime, j'aurais le droit de dire que vous avez peur si vous vous laissez attendre.

—Ne saurai je, au moins, votre nom ?

Elle prit une carte parfumée dans un carnet en cuir de Russie et me la tendit en me faisant un salut glacial.

Nous arrivions à Chatou. Elle ouvrit vivement la portière et sauta sur le quai d'arrivée avant l'arrêt du train, en dépit des prescriptions réglementaires. Puis la locomotive jeta son cri de bête sauvage et entraîna le train vers la Seine. On traversa le fleuve.

Il faisait un de ces couchers de soleil dont le mois de juin est prodigue. Une poussière d'or couvrait les bois, de grands paraphe rouges traversaient la page bleue du ciel ; dans les profondeurs du Zénith, les tons d'ocre se mariaient aux nuances violâtres, la ligne des collines ondulait à l'horizon, et sur l'extrême limite des hauteurs, de longs peupliers s'élevaient, grêles, dans la lumière chaude.

La Seine déroulait au loin son écharpe de moire aux reflets changeants. La fumée des hautes cheminées d'usine montait droite et lente dans l'air. Le silence des oiseaux marquait l'approche de la nuit. L'apaisement crépusculaire gagnait la plaine.

J'entrais dans une de ces songeries délicieuses qui sont un de nos privilèges à nos autres poètes, puisqu'elles nous donnent presque à volonté la possession de nos bonheurs imaginaires.

Pendant que je chevauchais ainsi au pays des chimères, mes regards tombèrent sur la carte que ma belle ennemie m'avait laissée. Je me hâtai de profiter des dernières clartés du jour pour lire son nom et ne put retenir un éclat de rire formidable.

La carte qu'elle m'avait remise ne portait que cette mention : "Mademoiselle X... à bord du Caprice."

Nous étions à Rueil. Un monsieur décoré, à moustaches en croc, entra dans le wagon. Mon éclat de rire le frappa en plein visage. Il devint plus rouge que son ruban.

—Pourriez-vous me dire, monsieur, me demanda-t-il d'un ton agressif, la cause de votre hilarité intempestive ?

—J'ignore, monsieur, ce qui peut vous sembler intempestif dans ma gaieté, lui dis-je, sortant de mon faux col et de mon nuage ; cependant si vous voulez consentir à quitter avec moi ce ton de porteur de contrainte, je vous dirai volontiers le sujet de l'éclat de rire qui semble vous avoir blessé.

—Je prends le ton qui me plaît et le quitte quand cela me convient, monsieur.

—Et moi, monsieur, je ris quand il me plaît de rire.

—Morbleu ! monsieur, je vous forcerai bien à parler.

—Pas plus que vous ne m'empêcherez de rire, monsieur.

—Alors, c'est bien ; voici ma carte.

—Voici la mienne.

L'obscurité avait grandi, je pris au hasard une carte dans

mon portefeuille et la tendis au monsieur à moustaches en croc. Peu après nous arrivâmes à Asnières. J'y avais un pied à terre l'été.

Je routrais en toute hâte chez moi. Mon premier soin fut de me jeter dans un fauteuil avec un sentiment de bien être fort naturel au sortir de tant d'émotions. Mon second mouvement fut de prendre mon portefeuille, pour m'assurer en pleine lumière de la mystification dont la belle inconnue m'avait rendu victime.

Impossible de retrouver la carte qu'elle m'avait laissée !

Il y avait du merveilleux dans toute cette histoire. Tout à coup, une idée subite me traversa l'esprit.

—Sapristi ! m'écriai-je.

J'avais donné à mon adversaire crochu la carte de Mlle X.

## II.

### UN COUP D'ÉPÉE POUR UN BAISER

Le lendemain j'étais éveillé avec les merles.

J'écrivis à la hâte deux lettres pour prier deux amis de s'occuper de ma seconde affaire et d'expliquer à mon adversaire la cause de mon erreur, je les autorisais, du reste, à se montrer en cette occurrence, aussi conciliants que possible. Puis, je fis chercher une voiture par mon domestique et partis seul.

Une heure plus tard, j'étais au Point-du-Jour.

Je congédiai le cocher et j'attendis sur la berge du fleuve. Bientôt j'aperçus au loin une embarcation montée par un seul rameur.

Je m'arrêtai sur la dernière marche d'un escalier pratiqué dans l'obliquité du quai.

L'embarcation accosta au pied de l'escalier. Le rameur était petit et mince.

—Vous êtes exact, monsieur, me dit-il d'une voix qui me fit tressaillir.

Je regardai plus attentivement mon interlocuteur et reconnus Mlle X...

Elle portait une jaquette grise serrée à la taille et fort élégante. De la poche gauche sortait un mouchoir orné d'un X brodé en rouge. Son pantalon, évasé par le bas, était à la dernière mode.

Ses mains mignonnes se perdaient dans la largeur des manches de chemise, qu'ornaient deux boutons de corail.

Au fond de la barque, deux fleurets dans un fourreau de serge verte.

—Voulez-vous tenir la barre ? me dit-elle d'un ton presque impératif.

J'obéis, et mis la barre à bâbord.

Le bateau décrivit une courbe rapide et partit dans la direction de Billancourt. Dix minutes plus tard, nous étions à la hauteur de l'île.

—Abordez, me dit-elle.

Nous abordâmes sous un vieux saule. Elle amarra l'embarcation, prit les fleurets et sauta légèrement à terre.

Je la suivis dans une place herbeuse et plane, entourée de saules, qui la mettaient à l'abri des regards.

L'endroit était ravissant. L'herbe haute était semée de renoncules, le soleil glissait entre les branches ses rayons obliques, et des ombres de feuilles jouaient sur l'herbe avec des taches de lumière.

Les oiseaux et les insectes commençaient leur symphonie matinale, le merle faisait en habit noir sa partie de flageolet, l'alouette perdue au fond du ciel semait dans l'air ses joyeux

trilles de petite flûte, et, sous nos pieds, de gros bourdons jouaient de la contrebasse parmi l'épaisseur de l'herbe.

Mlle X... ôta son habit avec l'aisance d'un garde-du-corps et le posa sur une branche de saule. Je fis de même.

— Deux mots, s'il vous plaît, lui dis-je, il serait fort possible que je reçusse un coup d'épée ; je déclare donc, sur l'honneur, que je ne vous ai pas embrassée durant votre sommeil ; seulement, comme je puis être mort dans cinq minutes, il faut au moins que ce soit pour quelque chose, je vais donc vous embrasser sur l'heure.

— Faites-le, si vous l'osez ! me dit-elle en se posant droite et fière devant moi.

J'acceptai le défi, et, l'entourant d'une étroite dont elle ne put se dégager, je l'embrassai trois fois sur les lèvres.

— Voilà une témérité qui va vous coûter cher, dit-elle.

Elle tira les épées du fourreau de serge et m'en présenta une après les avoir mesurées. Je pris l'épée et saluai.

Elle me rendit mon salut avec une élégance terrible et charmante. Puis, nous tombâmes en garde.

Je n'ai pas besoin de dire qu'en acceptant ce duel bizarre, mon intention était de me renfermer dans un rôle absolument passif, de rester sur la défensive, d'être tout à la parade et point à la riposte, de viser à désarmer ma "jolie adversaire, mais d'éviter à tout prix de lui faire une égratignure. Elle s'aperçut de ma tactique.

— Vous me ménagez, dit-elle ; allez-y de franc jeu et ménagez-vous vous-même.

— On fait ce qu'on peut, répondis je en essayant de lui lier le poignet.

Elle se dégagea vivement et riposta par un coup droit. Je n'eus que le temps de parer par une vigoureuse opposition. Son épée m'efflora l'épaule.

J'avais affaire à forte partie. Je fis mon possible pour la fatiguer ; mais au lieu de s'essouffler, elle se contenta de tâter le fer par des feintes. Elle me mit en face du soleil, profita brusquement de cet avantage pour me menacer au visage, et, comme j'allais à la parade, elle se fendit rapidement, m'atteignit d'un coup de pointe au-dessous de la dernière côte...

Ma foi, je tombai à la renverse dans l'herbe humide.

### III.

#### L'AMOUR GARDE MALADE

Quand je revins à moi, je fus étonné de ce que je vis. On m'avait couché dans une alcôve assez étroite. Les draps étaient d'une extrême finesse. Une vraie dentelle bordait les oreillers et les rideaux de soie bleue étaient brodés de gros bouquets de pensées blanches à cœur d'or. La pièce où j'étais avait à peine trois mètres de long sur deux de large. A chaque angle, en pan coupé, quatre glaces occupaient toute la largeur du lambris. Dans la cloison, en face de l'alcôve, s'ouvrait une bibliothèque vitrée, où j'apercevais de riches reliures.

Un superbe divan de Turquie était au pied. Un tapis moquette couvrait entièrement le parquet. Deux paires d'épées se croisaient de chaque côté de la bibliothèque, et, au-dessus des épées, deux tableaux occupaient les panneaux : l'un était une copie du "Duel de Pierrot" par Gérôme ; l'autre une réduction du "Duel au bord de la mer" par de Beaulieu.

Le jour venait par une sorte d'habillage en verre dépoli ; mais ce qui me surprit davantage, ce fut de me sentir bercé dans

mon lit par un balancement qui semblait animer tous les objets autour de moi.

Je n'avais pas analysé d'abord dans le détail tout ce qui m'entourait ; j'avais encore une perception assez vague des choses, mais ce phénomène me frappa.

Je n'étais pas au bout de mes étonnements, car à peine eus-je fait un mouvement et ouvert la bouche pour appeler quelqu'un, une main de velours se posa sur ma bouche.

Je levai les yeux, un gracieux visage de femme se penchait vers mon lit ; je ne pus retenir une exclamation d'étonnement j'avais reconnu Mlle X...

Elle n'avait pas changé de costume depuis notre rencontre à l'épée ; mais sa figure avait une autre expression. Son regard ne prit pas la peine de dissimuler une vive sympathie, et, quand sa main se passa sur ma bouche, elle me causa l'impression d'une caresse.

— De grâce, un mot ! lui dis-je.

— Un seul.

— Où suis-je ?

— Chez moi, à bord du "Caprice."

— Depuis combien de temps ?

— Depuis une heure ; maintenant, silence, votre blessure n'est pas très grave ; mais je crains la fièvre pour cette nuit. Vous resterez chez moi jusqu'à complète guérison, et je dois vous prévenir que cela durera bien trois semaines ; ainsi vous êtes mon prisonnier pour quelque temps.

— Mais j'ai sur les bras une autre affaire, et précisément ce matin deux amis devaient m'apporter la réponse de mon adversaire.

— Je vais leur écrire.

Je lui dictai l'adresse de mes témoins ; elle écrivit rapidement deux lettres, prit à sa ceinture un sifflet d'argent qu'elle porta à ses lèvres.

Un jeune nègre apparut immédiatement au haut de la rampe ; elle lui dit en anglais quelques mots, et bientôt il s'éloignait emportant mes deux lettres.

Trois heures plus tard, mes amis m'apportaient la réponse de mon adversaire : il acceptait mes excuses pour l'erreur de carte que j'avais commise ; mais il espérait bien que je me mettrais à sa disposition pour lui rendre raison de ma gaieté intempestive.

Je chargeai mes témoins de lui répondre qu'aussitôt remis de ma blessure je serais à ses ordres.

Mlle X... reconduisit mes amis jusque sur le pont du yacht, et demeura quelques minutes à causer avec eux. Puis elle revint près de moi.

Toutes les heures, elle me prenait la main avec une gravité doctorale. Elle ne causait point ; sitôt que j'ouvrais la bouche, elle posait sur mes lèvres sa petite main despotique et mignonne, dont les doigts avaient des ongles roulés comme des feuilles de rose.

Quand le soir tomba, elle monta sur le pont pour dîner sous la tente de l'arrière. Puis elle revint à son poste de garde-malade.

— Vraiment vous êtes une fée, lui dis-je avant qu'elle pût me fermer la bouche.

— Vous trouvez, dit-elle un peu tristement.

— Quel homme serait assez parfait pour être digne de vous ?

— Beaucoup d'hommes me valent, mais nul n'aura le droit de se dire mon maître. Il y a un bien que je mets au-dessus de

tout, c'est ma liberté d'enfant sauvage, l'indépendance absolue que me donnent ma fortune et mon isolement ; j'aurai peut être des amis, je n'aurai jamais ni mari ni amant.

(A SUIVRE.)

## LES DRAMES INCONNUS

### TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

#### VI.

—Je crois que l'affaire est réglée, dit la Bédache avec un hideux sourire de haine satisfaite.

—Il faudrait nous en assurer, proposa Nicole.

—Attendez, ce ne sera pas long.

La vieille fille ouvrit la fenêtre :

—Eh ! Picheul ! cria-t-elle à un paysan qui passait en courant.

L'homme s'arrêta.

—Qu'est-il donc arrivé, mon brave ? Tout le village a l'air d'être en révolution.

—Comment ! vous ne le savez pas ?

—Non.

—On vient de ramasser le cadavre du bon M. Faustol dans un fossé de la route de Houancé à Mortreuil.

—Assassiné ! s'écria Françoise avec un accent d'horreur des mieux réussis.

—Oh ! non. On a trouvé dans la poche du pauvre cher monsieur un papier qui atteste le suicide.

Tout en parlant, Picheul s'était retourné pour regarder au loin.

—Tenez, dit-il, vous allez voir passer le corps... Voici la civière qui arrive, suivie par le gendre du défunt, le docteur Perrier, que le maire de Houancé a fait appeler ce matin pour lui apprendre la triste nouvelle.

Bientôt, devant la maison, défila le funèbre cortège. Derrière le cadavre, recouvert d'un gros drap et porté sur un brancard par quatre hommes, marchait le médecin suivi de quelques paysans.

Au passage, il jeta un long et sombre regard sur la maison de la Bédache.

—Qu'est-il donc arrivé ? Perrier est blême, défait et j'ai lu le désespoir dans ses yeux, se dit la Cardozo.

#### VII.

La Bédache avait aussi remarqué l'altération des traits et le trouble du docteur. Autant elle avait haï Faustol, autant elle exérait la Cardozo et le médecin qui la tenaient sous leur férule. Aussi tout ce qui pouvait inquiéter les deux scélérats était pour elle une cause de secrète joie. Ce fut donc avec une douce satisfaction que, tout en prenant un petit air désolé, elle vint à Nicole qui, derrière le rideau baissé de l'autre fenêtre, avait assisté au passage de la civière.

—Avez-vous vu, ma toute belle, la singulière figure que nous a montrée votre bon ami ?... Ah ! ma pauvre chère, c'est à craindre que tout n'ait pas marché suivant vos désirs, dit-elle d'un ton doucereux.

—Oui, fit Nicole, aussi faut-il vous mettre en campagne et me rapporter au plus vite des nouvelles.

—Bon. Attendez-moi. Je vais aller tout droit à la maison Faustol... C'est encore là que je serai le mieux renseigné.

—Tâchez de parler à Perrier.

—Je vous le promets.

Elle partit en se disant joyeuse :

—Il faut croire que le docteur aura rencontré un oaille sur sa route... Ma foi, tant mieux !... ils avaient trop de chance, ces deux mauvais pierrots qui ne veulent me payer que par à-comptes.

Elle n'eut pas de peine à pénétrer dans la maison Faustol que les paysans avaient envahie à la suite du brancard. La foule se tenait dans le vestibule et la salle à manger, pérorait sur le tragique événement et cherchant le motif du suicide.

La Bédache, se glissant dans les groupes, prêta l'oreille aux divers propos échangés :

—On dit que M. Faustol s'était ruiné.

—Ruiné à quoi ?

—On n'en sait rien. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il venait de faire argent de tous ses biens... c'était sans doute pour payer ce qu'il devait, et, la chose faite, en se voyant dans la misère, il n'a pas eu le courage de survivre à sa ruine.

—Je n'en crois rien. Le défunt était un homme rangé... Oui, il a vendu son patrimoine, c'est la vérité ; mais ses anciens fermiers, les Massias, affirment que la semaine dernière il leur avait dit vouloir aller habiter Paris... Je suis certain que, loin d'être gaspillé, le magot du défunt dort en paix chez le notaire de Houancé.

—Alors pour quelle cause s'est-il tué ?

—Ah ! voilà ce qu'on ignore. C'est peut-être ce que pourrait dire le gendre, s'il était bavard.

—Mais pourquoi donc n'a-t-il pas empêché le suicide, puisqu'il connaissait le motif qui devait pousser son beau-père à se détruire !

—Ah ! entendons-nous. Notez que je ne prévoise rien... J'ai dit " peut être..." Mon opinion est que si le docteur en sait la raison, il n'a dû l'apprendre que ce matin... quand il était trop tard.

—Et qui, selon toi, la lui a apprise ?

—M'est avis que c'est le juge de paix de Houancé, un vieil ami du défunt... Vous vous en souvenez, ils étaient une vraie paire d'intimes ! M. Faustol, avant de mourir, lui aura probablement confessé ce qu'il n'avait osé avouer à ses enfants.

—Et le juge de paix, dis-tu, l'aura répété au docteur Perrier ?

—Entendons-nous encore... Je ne prévoise rien de rien... je dis toujours " peut être..." il ne faut pas me faire affirmer positivement... moi, je ne parle que par oui-dire.

—Bien, c'est convenu... Dis-nous alors de qui tu tiens la chose !

—De mon cousin Ribonneau, de Houancé. Voici l'histoire ; écoutez : Ce matin, quand on a découvert le cadavre sur le territoire de Houancé, le maire a envoyé chercher le docteur à Mortreuil sous prétexte que son fils était très-malade... un subterfuge, quoi !... Il craignait qu'on apprît sans ménagements la lugubre nouvelle à M. Perrier et il voulait se charger lui-même de cette corvée. C'est précisément mon cousin Ribonneau qu'il a expédié au docteur... Ah ! il ne se doutait guère, le cher monsieur, de ce qui l'attendait à Houancé. Il était gai comme pinson... sa gaieté faisait mal à Ribonneau qui savait de quoi il retournait. Donc, quand ils sont arrivés au village, le maire, qui attendait, s'est emparé de son homme et là, bien prudem-

ment, il lui a conté pou à pou l'affaire. Vous comprenez bien quels cris a poussés le gendre et comme il a levé les bras en l'air.

—Un vrai désespoir, enfin.

—Oui, Ribonneau a eu peur un moment de lui voir rendre l'âme.

A cette phrase, la Bédache qui tendait l'oreille au récit ne put retenir un léger sourire.

—Croyez ça et bois de l'eau, se dit elle.

—Sa douleur faisait mal à voir, continua le conteur, Où son désespoir a été le plus violent, c'est quand il s'est trouvé en présence du cadavre qu'on avait déposé dans la salle de la mairie sur une table, près de laquelle était assis le juge de paix qui regardait bien tristement le corps de son fidèle et ancien ami... Vous le savez, c'est un dur à cuire, le juge de paix de Houancé ? Eh bien, il avait de grosses larmes dans les yeux.

—Ça oui... c'est un raide que le juge... et sévère en diable... mais, au fond, c'est un bien honnête homme, s'écria un des paysans.

—Pour lors, reprit le narrateur, il était assis près du corps dont il tenait une main glacée dans la sienne, quand M. Perrier, soutenu par le maire, est entré dans la salle... Je sais la scène par Ribonneau qui s'était glissé derrière eux. Donc, je vous l'ai dit, le docteur se désolait en répétant sans cesse d'une voix plaintive :

—Pourquoi s'est-il tué ? Quelle raison a pu le pousser à cet acte qui le ravit à notre tendresse ?

Et il redisait toujours la même chose, en homme que la douleur égare. Sans doute que le juge de paix savait ce pourquoi ignoré du gendre, car il avait détourné la tête, évitant de regarder M. Perrier, comme s'il avait peur qu'on lût son secret sur son visage. Il faut penser qu'en entendant le docteur se lamenter pitoyablement, il n'a pas pu résister, car il a fini par tourner la tête vers le désolé, qu'il a regardé en silence pendant quelques minutes... Tenez, de cette manière là, comme me l'a conté Ribonneau... bref, son regard de justice de paix quand, à l'audience, il vous fixe dans le blanc des yeux pour voir si on ment.

—Ah ça, il se méfiait donc du gendre ? demanda un auditeur.

—Oh ! non... Probablement qu'il examinait M. Perrier pour s'assurer s'il était homme à garder le secret qu'il voulait lui confier... Dame ! vous comprenez, le pauvre médecin gémissait tellement de ne pas savoir le motif du suicide que le juge avait pitié de lui.

—Tu penses qu'il connaissait vraiment ce motif ?

—Sans doute. Lui et M. Faustol étaient les deux doigts de la main. Ils ne pouvaient pas avoir de cachotteries l'un pour l'autre. Peut être bien même que M. Faustol, en confiant au juge la cause qui allait le faire mourir, l'avait chargé de l'apprendre plus tard à son gendre... Voilà donc qu'au plus fort des lamentations du docteur, le juge de paix s'est levée bien doucement. Il s'est approché de M. Perrier, l'a pris par le bras, sans mot dire, et, toujours bien doucement, l'a emmené dans la pièce voisine.

—Probablement pour l'arracher à la triste vue du corps ? interrompit la Bédache qui avait écouté avec une attention sur laquelle nous croyons inutile d'insister.

—Peut être bien... mais aussi pour lui conter quelque chose, dit le narrateur.

—Vous croyez ?

—Pour ça, oui... Ribonneau affirme que le juge a dû lui

en déroger... pas bien long, par exemple... vu que le gendre est revenu presque tout de suite dans la salle... il faut supposer que c'était une effrayante confidence, car le docteur, à sa rentrée, avait la figure à l'envers, et tout le long de la route, quand il a suivi le corps qu'on apportait ici, il est resté blanc comme craie et plus mou qu'une poire blette.

Cette courte entrevue du juge de paix et de Perrier, que le paysan interprétait à sa manière, apparaissait bien autrement grave à la Bédache.

—Je le disais bien, le docteur a rencontré un fort caillou sur sa route, pensa-t-elle.

Puis, à haute voix, elle demanda aux paysans du groupe :

—Et cette infortunée Mme Perrier ? La malheureuse doit être plongée dans la désolation de son âme, elle qui adorait tant son père.

—Elle est sans doute à verser toutes les larmes de son corps au fond de son appartement.

La conversation fut rompue par un des paysans, qui annonça tout à coup :

—Ah ! voici M. le maire !

Comme son collègue de Houancé, le maire de Mortreuil, seule autorité de l'endroit, venait constater le cas de mort violente. Derrière lui, la foule des paysans encombra le salon, jusqu'alors respecté, dans lequel, en attendant la constatation, s'était retiré le docteur.

Sur un large divan était étendu le corps d'Albert Faustol, à peine défiguré par la balle qui, entrée derrière l'oreille, n'avait exercé ses ravages qu'à la partie postérieure du crâne.

En tête de ceux arrivés dans le salon se trouvait la Bédache qui à l'aspect du cadavre, fut prise d'un transport de désespoir.

—Pauvre cher M. Faustol ! près duquel j'ai vécu pendant dix-sept années !... lui si bon !... Que j'aimais comme un frère ! gémit-elle de sa voix la plus aiguë.

Puis, les bras tendus, elle courut au médecin qu'elle prit au cou en s'écriant :

—Ah ! infortuné monsieur Perrier... laissez-moi pleurer avec vous !...

Et, dans son embrassade désolée, elle lui demanda tout bas à l'oreille :

—Que faut-il annoncer à votre bonne amie qui m'envoie aux nouvelles ?

—“ Chou-blanc ! ” souffla Perrier.

\*.\*

On devine sans peine dans quelle horrible inquiétude plongea Nicole cette fort brève réponse du docteur quand elle lui fut rapportée par la vieille fille.

—Voilà bien tout ? demanda-t-elle en blémissant.

—Absolument... Rien que deux mots... “ Chou blanc !... ” il a pensé sans doute que vous comprendriez facilement ce que cela signifiait. Et puis, il faut tout dire, M. Perrier ne pouvait guère me tenir une conversation suivie, entourés que nous étions d'un tas de gens qui braquaient leurs yeux sur nous.

Cette laconique réponse de son mari suffisait amplement à la Cardoze pour lui apprendre que leur entreprise avait échoué. Mais quel était l'événement qui avait causé son insuccès ? voilà ce qu'elle cherchait à deviner pendant que Françoise la guettait de ses petits yeux gris, tout brillants de la joie de la voir ainsi torturée.

Après un assez long silence, durant lequel la hargneuse

créature jouit à son aise des trances de la belle femme, elle reprit :

—C'est peut être bien tout de même le juge de paix de Houancé qui vous a mis des bâtons dans les roues... si j'en dois croire ce que contait le cousin de Ribonneau au groupe dans lequel je m'étais faufilée.

—Ah ! que contait-il ?

La Bédache répéta dans tous ses détails ce qu'elle avait entendu rapporter par le paysan sur la scène qui s'était passée à la mairie de Houancé entre le médecin et le juge de paix.

—Oui, tu as raison, c'est de là que doit venir notre échec, dit Nicole qui avait attentivement écouté.

Puis, après une courte pause :

—Quel homme est ce, le juge de paix ? demanda-t-elle.

—Un grand sec, d'une quarantaine d'années, ne plaisant pas, riant encore moins, froid comme glace, et, avec cela, des yeux d'aigle qui vous fouillent jusqu'au fin fond de la conscience. Il était grand ami du défunt, comme vous avez pu en juger par la confiance que lui faisait M. Faustol dans cette lettre que vous m'avez fait porter à Mme Perrier. On ne dit cela qu'aux gens dans la discrétion et le dévouement desquels on a pleine confiance.

—Il est probable que Faustol, avant de se tuer, a été confier de vive voix à cet homme ce qu'il lui avait écrit la première fois

—Et il y a ajouté, sans doute, cette désagréable commission pour M. Perrier dont s'est acquitté le juge. Il paraît que c'était court, mais salé en diable, car, au dire de Ribonneau, il n'en a pas dégoisé au docteur pendant plus de trois ou quatre minutes et cela, pourtant, a suffi pour mettre à l'envers la figure de votre chéri.

Tourmentée par une anxieuse impatience, la Cardoze se dirigea brusquement vers la porte :

—Je vais voir Perrier, il faut que je sache ce qui en est, dit-elle d'une voix brève.

—Ah ! oui, je vous le conseille, fit moqueusement François, vous allez comment une jolie bêtise. A quel titre irez-vous le chercher dans sa maison, vous qui êtes étrangère au pays ? Laissez le donc se débrouiller de tous ceux qui l'entourent, et soyez certaine qu'au premier moment propice qu'il trouvera pour s'échapper, vous le verrez accourir ici pour vous demander conseil, car je crois qu'il en a fièrement besoin, de conseil... surtout si le juge de paix se promène dans votre jeu.

Nicole finit par écouter ce prudent avis. Plusieurs fois durant la journée, la vieille fille alla aux nouvelles et revint annoncer que l'enterrement se ferait le lendemain. Après la messe dite de bon matin à Mortreuil, le corps devait être transporté au cimetière de Houancé pour y être inhumé dans la tombe où, depuis dix-sept ans, reposait l'épouse du défunt.

—Le convoi défilera devant la maison, vous pourrez voir M. Perrier au passage, car c'est lui qui conduira le deuil, ajouta François.

Toute la nuit, la Cardoze veilla, espérant que le docteur, qui avait une clef de la maison, allait venir, dans l'ombre, lui apprendre quel obstacle inattendu s'était tout à coup dressé devant eux. Les heures s'écoulaient sans que le bigame fit cette visite attendue.

Le lendemain, sur les huit heures, la vieille fille entra dans la chambre, complètement vêtue de deuil.

—Là, fit-elle, on peut maintenant sonner les cloches quand on voudra, me voici prête pour la cérémonie.

Et, après avoir regardé Nicole :

—Oh ! oh ! ma toute belle, nous sommes pâlotte ce matin ! Nous n'avons donc pas bien dormi ?

—J'ai attendu Perrier.

La Bédache se frappa le front :

—Ah ! étourdie que je suis ! s'écria-t-elle. J'ai oublié, hier soir, de vous avertir que le juge de paix de Houancé, voulant être tout à portée pour les funérailles de son cher ami, est venu coucher à Mortreuil. M. Perrier, faisant contre fortune bon cœur, a été obligé de lui offrir un lit. C'est sans doute la présence de cet espion qui aura empêché le docteur de filer à la sourdine.

A ce moment, le glas funèbre des cloches de l'église se fit entendre.

—Voilà qu'on sonne la messe, je file, reprit-elle. Je vais tâcher d'apprendre du nouf pour vous le conter à mon retour... Dorsotez-vous bien au lit en m'attendant, ma gracieuse... Essayez de faire un bon somme pour réparer le temps perdu.

L'anxiété, bien plus que la veille, avait abattu les forces de Nicole qui, après le départ de la Bédache, essaya vainement de dormir. Au bout d'une grande heure, des chants funèbres vinrent frapper son oreille.

C'était le triste cortège qui sortait de l'église.

Elle descendit péniblement de son lit pour voir défilé le convoi.

—C'est drôle ! je suis brisée, se dit-elle en se traînant d'un pas lourd vers la croisée afin de regarder à travers la mousseline du rideau.

Précédés de la croix, le curé et ses chantes marchaient devant le cercueil soutenu par huit porteurs. Immédiatement après le corps venaient le docteur et un grand homme maigre, au visage sévère, à la démarche grave.

—Ah ! voici donc ce maudit juge de paix qui renverse nos quilles, pensa-t-elle.

En passant devant la maison, les yeux de Perrier se tournèrent encore vers les fenêtres du premier étage et, comme la veille, Nicole y lut une profonde anxiété. Ce coup d'œil avait échappé au juge de paix, qui marchait la tête baissée.

Les deux hommes étaient suivis de la Bédache sanglotant, le visage enfoui dans son mouchoir, et de la pauvre Marjolaine qui se livrait aux plus violents transports d'une désolation bien autrement sincère que celle de sa voisine.

Puis s'avangait une longue file de paysans attristés. Chacun avait tenu à honneur de conduire à sa dernière demeure celui qui avait été la providence du pays. Sauf une vingtaine de personnes, le village de Mortreuil, quand le cortège serait sur la route de Houancé, allait se trouver désert.

A l'aspect du juge et à cette sorte d'appel désespéré que, sans la voir, lui avait adressé son mari, la Cardoze s'était sentie tressaillir. Quand le défilé fut aux trois quarts passé elle voulut regagner son lit et se retourna.

Mais elle n'eut que le temps de se cramponner à l'espagnolette de la croisée pour ne pas tomber. Une lancinante et atroce douleur lui arracha un cri :

—J'ai eu sottement peur... murmura-t-elle en se rassurant.

Alors, plus sûre de ses forces, elle lâcha son point d'appui et, avant de s'éloigner de la fenêtre, elle tourna machinalement son regard vers la rue :

—Qu'est il donc arrivé ? se demanda-t-elle.

Les derniers paysans du cortège, après avoir déjà dépassé la maison d'une trentaine de mètres, restaient, en ce moment,



stationnaires, et tous, le cou tendu en dehors du rang, cherchaient à se rendre compte de ce qui avait arrêté la tête du convoi.

Au loin, sur le côté de la file, marchant en sens inverse, arrivait Perrier à pas précipités.

— Pourquoi revient-il ? pensa-t-elle.

A mesure qu'approchait le médecin, il se croisait avec le cortège qui avait repris sa marche.

Nicole entra-bâilla un peu la fenêtre et, appliquant ses lèvres sur la légère fonte qu'elle s'était ménagée, elle attendit son époux au passage.

— Perrier ! prononça-t-elle au moment voulu.

Le docteur entendit l'appel et, sans lever la tête, sans ralentir le pas, il répondit :

— Tout à l'heure... On me regarde... laisse les filer.

Et il continua sa route.

— Il retourne chez lui... Pourquoi ? se demanda-t-elle inquiète.

Puis, presque aussitôt, elle s'écria :

— Ah ! je vais le savoir !

En effet, bien loin derrière le docteur, revenaient aussi, d'un pas lourd, Marjolaine et la Bédache, suivies par une fille massive qui, dans la maison Faustol, aidait aux gros ouvrages de la cuisine.

Lorsque le groupe fut à la hauteur de sa maison, Françoise s'en détacha en disant :

— Le temps de changer de robe et je vous rejoins, Marjolaine, pour offrir mes services en cas de besoin.

Quand la vieille fille entra dans la chambre de Nicole, elle la trouva près de la fenêtre qu'elle n'avait pas encore quittée.

— Ah ! la curieuse, elle a voulu se régaler du spectacle ! ricana-t-elle.

— Qu'est-il arrivé ? Pourquoi Perrier ne suit-il pas le convoi ? A quel propos offriez-vous vos services à Marjolaine ? demanda, coup sur coup, la Cardezo.

— Un événement bien simple, ma foi ! Au moment où nous sortions du village, Nanetto, la fille de cuisine, est accourue pour prévenir le docteur que sa femme venait d'être prise des premières douleurs de l'enfantement...

— Mme Perrier va être mère ! gronda Nicole d'une voix sourde.

Puis s'adressant à Françoise :

— Je veux parler à Perrier tout de suite, allez le chercher. Qu'il vienne à l'instant, commanda-t-elle d'un ton rauque.

— Bien, bien, fit la Bédache, on va faire votre commission et on tentera l'impossible pour vous l'amener... seulement montrez-vous plus raisonnable que vous l'êtes... Regardez donc : sans feu et sans même un jupon, vous êtes allée vous refroidir devant cette croisée... Allons, rentrez dans votre lit. Je n'irai vous chercher votre Aloindor que quand je vous verrai couchée.

— Oui, vous avez raison, dit Nicole en marchant vers son lit.

A son troisième pas, elle chancela et, poussa-encore un cri aigu.

— Tiens ! tiens ! accentua Françoise, vous aussi, ma jolie fille ? Ah çà ! vous vous êtes donc toutes deux donné le mot ?

Tout en parlant, elle soutenait la Cardezo qui, dans les spasmes de la souffrance, répétait d'une voix saccadée :

— Perrier ! je veux voir Perrier !

La crise qui la torturait sembla s'être subitement calmée, car Nicole, remise au lit, s'affaissa sur ses oreillers avec un soupir de soulagement.

— Eh ! eh ! fit la Bédache, ça va mieux ; pas vrai, ma bolotte ? Maintenant, je cours vous chercher le docteur.

Ainsi qu'elle l'avait promis, elle se hâta de gagner la maison Faustol, dont elle montait le perron au moment même où Marjolaine allait le descendre.

— Est-ce que vous veniez réclamer mon aide ? demanda-t-elle à la servante.

— Non, mademoiselle Bédache. Mais M. Perrier, à propos de madame, ayant dit qu'il s'en fallait encore de quelques heures, j'ai pensé que j'avais tout le temps de rattraper le convoi et d'assister à l'enterrement. Je serai de retour avant l'événement attendu... Puisque nos soins ne sont pas encore utiles, venez vous prior pour notre regretté défunt, mademoiselle ?

— Hélas ! non, cela m'est devenu impossible, car ce qui est retardé chez vous est devenu imminent à mon domicile, où ma belle-sœur réclame le prompt service de M. Perrier.

— Vous allez le trouver dans le petit salon, où il s'est retiré pendant que madame est plongée dans une sorte de somnolente torpeur.

— Merci, ma bonne Marjolaine, fit Françoise en pénétrant dans la maison.

— A ce soir, mademoiselle Bédache... moi, je vais rejoindre le convoi, répondit la brave femme qui, après avoir essuyé ses yeux obscurois par les larmes, prit sa course dans la direction de Houancé.

— Bon débarras ! murmura la vieille fille qui s'était retournée pour la voir s'éloigner.

Après avoir ouvert la porte du petit salon où se tenait Perrier, elle n'en franchit pas le seuil.

— Vite ! fit-elle à mi-voix avec un geste de tête.

Le médecin ne devina pas l'urgence de l'appel et, du doigt, montrant une porte qui devait être celle de la chambre où reposait sa femme, il fit signe qu'il ne pouvait s'absenter.

Sur la pointe du pied, la Bédache traversa le salon pour venir au jeune homme et lui souffla à l'oreille :

— Vous savez que ce n'est pas du tout pour causer que votre amie vous demande.

Perrier la regarda en lui recommandant le silence d'un geste de main, et poussa la Bédache devant lui hors du salon.

Quand, plus éloigné de la chambre de Mme Perrier, il ne craignit plus d'être entendu, il demanda, en haussant un peu plus la voix :

— Tout de suite, dites-vous ?

— Oui, sans tarder.

— Bien. Laissez-moi donner des ordres à la seule domestique qui soit restée ici et nous partons.

Tous les serviteurs de la maison, nous l'avons dit, avaient voulu suivre leur maître aimé jusqu'au cimetière. Ne prévoyant pas qu'elle dût bientôt avoir besoin d'eux, Mme Perrier les avait laissés s'absenter. Elle n'avait gardé que la fille de cuisine, grosse campaguardo qui, entrée au service depuis trois jours, ne connaissait pour ainsi dire nullement Faustol, et, par conséquent, n'avait point ce dévouement qui se serait affligé de ne pas accompagner le défunt jusqu'à la tombe.

C'était donc elle que Mme Perrier avait envoyée courir après son mari, quand elle s'était sentie prise des premières douleurs.

Cette épaisse oréature, à demi idiot et fort peureuse, n'avait pu fermer l'œil de la nuit en pensant qu'un mort était dans la maison. Maintenant rassurée par le départ du corps, elle cherchait à se rattraper de sa nuit blanche. Dans la salle



à manger, où on lui avait enjoint de se tenir prêt à répondre au premier coup de sonnette, elle s'était bien carrément installée sur un large fauteuil, et quand Perrier entra pour lui donner des ordres, elle commençait déjà à s'assoupir.

—Ma fille, dit le médecin, je me rends chez Mlle Bédache dont la belle-sœur réclame impérieusement mes soins. Ne manquez pas d'accourir au plus vite me chercher si l'état de votre maîtresse nécessitait mon prompt retour.

—Oui, monsieur, répondit la maritorne qui, hébété par le sommeil, n'avait à peu près rien compris.

Après cette recommandation, le jeune homme vint rejoindre la Bédache qui se mit en marche.

D'une pâleur livide, qui faisait paraître plus noirs ses beaux yeux agrandis par la souffrance ; le visage, aux traits tirés, se noyant au milieu des flots de sa splendide chevelure dénouée sur l'oreiller, telle apparut Nicole au docteur quand il entra dans la chambre.

D'une voix saccadée et avec un fébrile empressement, elle s'écria :

—Où-bleu ! Pourquoi où-bleu ? Ta femme n'hérit-elle pas de son père qu'elle a poussé au suicide ?... Maintenant à elle le tour... Tu as dit que sa santé ne résisterait pas à une forte secousse, il faut lui faire apprendre l'affaire de Saint-Dutasse par la Bédache... Cette jolie secousse de savoir son père innocent lui fera aussi sauter le pas... et les millions nous appartiennent. Seulement, il n'y a pas à lambiner... c'est le vrai moment de cette heure... Allez-y, Françoise, allez-y tout de suite.

Et, brisée par l'effort, elle retomba frémissante sur ses oreillers en répétant :

—Tout de suite ! tout de suite !

—Gardons-nous-en bien ! s'écria Perrier avec l'accent de la plus vive terreur.

À cette exclamation du jeune homme, la Cardoze s'était soulevée sur son lit.

—Mais ce moyen te fait libre... les millions tombent en notre pouvoir... lit-elle avec effort, en attachant sur le médecin ses yeux surpris.

—Plus tard, je te dirai ce qui s'oppose à la réalisation des nos espérances, balbutia le docteur.

—Ah ! oui, le fameux où-bleu ! fit moqueusement la Bédache.

—Je veux savoir la vérité, gronda Nicole.

—Plus tard, te dis-je.

—Non, à l'instant même... si Françoise te gêne, elle va sortir.

Des deux criminels, c'était de la Cardoze que la harpie avait une peur bleue. Mais, à cette heure qu'elle voyait la belle fille attachée sur son lit par la douleur, Françoise se mit en révolte et, avec l'accent gouaillur, elle répondit :

—Mais, comment donc ! elle va partir tout de suite, cette chère Françoise... Ouvre notre chien, va plus loin, tu gênes... seulement, pour aller plus loin, je vous avortis qu'il ne faut un à-compte sur ce qu'on me redoit... C'est vingt-cinq mille francs, ou je reste... Vous voyez que je ne vous l'envoie pas dire.

—Perrier, jette-la donc à la porte, commanda Nicole.

—Oh ! oh ! ma belle, tout beau ! Ne vous avisez pas de jouer ce jeu-là, car ce serait alors une bien autre paire de manches... Je m'ennuierais tellement dehors, si je ne m'y trouvais pas de bonne volonté, que je serais capable, pour me distraire, d'aller cogner vous manigances à ce juge de paix qui m'a l'air d'avoir peigné votre Aloindor à rebrousse-poil.

Le trouble qui convulsa les traits de son mari à cette menace prévint aussitôt Nicole que les plus dangereuses suites devaient résulter de cette démarche accomplie par la Bédache, et elle s'exécuta sans plus résister.

(A CONTINUER.)

## VARIÉTÉS

Un pochard, dans les méandres de sa marche, s'accroche à un jeune arbre.

L'arbrisseau plie ; l'homme redouble ses efforts.

Il croit avoir affaire à quelque ami, et, tout éploré, il crie :  
" Je t'en prie, laisse-moi m'en aller ! "

\*.\*

On jugeait un jeune voyou convaincu d'avoir brisé la devanture d'un bijoutier pour s'emparer des montres accrochées à l'étalage.

" Accusé, demande le président, lorsque, après avoir percé le volet et brisé la vitre, vous passâtes le bras par le trou, c'était, n'est-il pas vrai, pour retirer les bijoux et les montres renfermés dans la vitrine ? "

—Bien sûr, répondit le voyou, c'était pas pour en mettre."

\*.\*

Un ivrogne tombe sur le trottoir. Sa face est tellement rubiconde qu'on croit à une apoplexie, et, comme premier remède, on lui donne un bain de pieds.

L'ivrogne revint à lui et, voyant les soins dont il est l'objet, il s'écria :

" Je vois bien le bain de pieds ! mais où c'est qu'il est, le petit verre ? "

## NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement des " DRAMES INCONNUS " nous donnerons, à l'avenir, le commencement de l'HOMME DES GRÈVES, c'est-à-dire de puis le 30 avril dernier jusqu'à ce jour, ainsi que les avantages ci-dessous :

À toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets et après nommés : *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$3.00 nous donnerons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1891 au 1er juillet 1891, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Valan*, *La Dame de Pique*, *Un Echappé de la Bastille* ou *Exil et Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Haine*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :— Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,  
476 rue Craig, Montréal.

Bolton 1893.